

Éliane Pamart

En quoi la relation mère-fille serait un ravage comme le dit Lacan * ?

Au cours de son élaboration concernant la féminité, Freud découvre la phase dite pré-œdipienne en isolant l'Œdipe de la petite fille construit sur celui du petit garçon. La mère est primordialement considérée par les deux sexes comme pourvue du phallus, soit en tant que mère phallique : la découverte de sa castration – d'où s'origine le fameux *Penisneid* – ne sera pas sans conséquences cliniques, déterminant la manière dont chaque sujet, homme ou femme, se structure face à ce réel. Si l'Œdipe est un mythe, comme le souligne Lacan, la castration, elle, est bien réelle et il attribue au complexe de castration « une fonction de nœud ¹ » dans la structuration des symptômes de la névrose, de la perversion et de la psychose.

La fille, qui se considère castrée, c'est-à-dire privée du phallus, va tout d'abord attribuer ce manque à la mère, qui s'avérera décevante – d'où les nombreux reproches adressés aux mères –, puis au père, mais d'une façon que l'on doit y reconnaître le transfert au sens analytique du terme, nous dit Lacan.

Le premier objet d'amour se constitue alors comme premier objet de reproche dans la relation mère-fille et pourrait y rester fixé dans l'attente d'une médiation phallique susceptible de favoriser ce transfert ; cette médiation s'établit par le père, ou tout autre représentant phallique qui lui aussi sera, tôt ou tard, porteur de déception, jusqu'au partenaire.

* Intervention prononcée à la soirée du 25 janvier 2012 lors de « l'Atelier de psychanalyse » à Rennes, pôle 9.

1. J. Lacan, « La signification du phallus » (1958), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 685.

Freud avait déjà bien aperçu ce transfert possible sur un homme lorsqu'il affirmait que le second mari était davantage épargné par les reproches qu'une femme pouvait avoir transférés de sa mère au premier partenaire. « La réaction archaïque s'est en quelque sorte épuisée sur le premier objet ² » ; d'où son idée que les seconds mariages étaient plus réussis... tout en soulignant que le premier partenaire n'était jamais que le second après le père.

Dans ce même texte, Freud relève ce que nous appelons aujourd'hui les coordonnées du machisme : « La psychanalyse croit avoir deviné qu'une pièce capitale motivant l'attitude de rejet narcissique, mêlé de beaucoup de mépris, de l'homme à l'égard de la femme doit être attribuée au complexe de castration et à l'influence de ce complexe sur le jugement porté sur la femme ³. »

Certaines femmes ne sont pas exemptes de ce mépris dans leur identification à l'homme, notamment chez des hystériques qui campent dans une position virile, affichant de ce fait le plus grand mépris pour l'autre femme qui ne peut qu'arborer les semblants de la féminité. En effet, c'est bien dans le miroir de l'Autre femme qu'une femme mesure l'effet de ses semblants et de sa séduction potentielle, la mère y étant appelée, de fait, en premier.

Lacan, dans « L'étourdit », reprend cette singularité de la relation mère-fille en soulignant que « l'élucubration freudienne du complexe d'Œdipe, qui y fait la femme poisson dans l'eau de ce que la castration soit chez elle de départ, (Freud *dixit*), contraste douloureusement avec le fait du ravage qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre comme femme plus de substance que son père, – ce qui ne va pas avec lui étant second, dans ce ravage ⁴ ».

Ainsi, Lacan reprend en 1972 la question posée par Freud dans ses textes de 1918, soit cinquante ans après, raison pour laquelle il dénonce le scandale de la psychanalyse qui n'a fait que mettre le couvercle sur la question de la féminité, malgré des tentatives de théorisation comme celles d'Hélène Deutsch et de Karen Horney, qui voieront la castration par des élucubrations bien personnelles... Jones,

2. S. Freud, « Psychologie de la vie amoureuse », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1989, p. 78.

3. *Ibid.*, p. 72.

4. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 465.

son biographe, ira jusqu'à dire que les femmes n'ont rien à voir avec le phallus bien qu'elles en passent par la castration.

Alors qu'elles partaient de la voix du corps vers l'inconscient, elles ne voient pas que c'est précisément de « l'inconscient que le corps prenait voix ⁵ », soit comme il le dit « le corps comme lieu de l'Autre ». Comme métaphore, si le cri fait entendre le silence de la féminité, la voix du corps fait apparaître ce qui, du corps réel, ne peut passer dans la voix. C'est bien de ce réel qu'un corps se jouit, notamment avec la jouissance sexuelle, mais plus spécifiquement au cours de la gestation et de l'accouchement, où les femmes ne peuvent l'ignorer ; on peut dire qu'elles sont dépassées par ce réel. Elles y rencontrent ce que leurs mères ont elle-même rencontré, ce réel du corps jouissant, indicible éprouvé qui vient remplir le mystère de la chose, qui leur fera dire : « C'était ça alors ? », ce point de faillite du discours.

C'est donc bien à la mère que s'adressent les premières questions sur leur corps, mettant en place une réponse en miroir qui ne va pas sans trahir le regard que porte une mère sur le corps de sa fille, aussi aimée soit-elle.

Je vous rapporte cette séquence clinique, qui ressemble à tant d'autres apportées en analyse : « Maman, quand et comment ai-je été brûlée au sein gauche ? Moi aussi j'ai été brûlée à droite, un peu plus haut, au même âge ⁶. » Dans cette parole de la fille adressée à la mère, concernant son propre corps, on peut repérer une tentative de trouver une identification féminine, mais qui, chez la mère, rappelle une expérience similaire et douloureuse, vécue par elle-même.

Quelles réponses une mère peut-elle apporter à ce type de questions ?

Outre une réponse favorable pour l'image d'une femme, les mères transmettent bien souvent une réponse empreinte de souffrances, qu'elles ont elles-mêmes reçue de leur mère. Ces situations prennent racine dans le moment du stade du miroir, réputé pour être l'étape structurante du moi, soit la première assise de ce qui sera l'accès au symbolique. Pour que l'enfant puisse se repérer dans son image,

5. *Ibid.*, p. 463.

6. Anonyme, « Jouissance et division », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1976, p. 129.

il a besoin du soutien du regard maternel. Autrement dit, la mère accepte d'être vue séparée de lui, tout en le voyant : elle s'accepte elle-même soumise à la loi symbolique, qui les distingue radicalement.

Mais à cette expérience fondamentale pour chaque enfant s'ajoute pour la fille une seconde opération où se joue son destin de « corps-de-femme ⁷ ». Ce signifiant « corps-de-femme », qui dans le miroir va retrouver l'image de ce même corps de femme que celui de sa mère tout en cherchant à s'en distinguer, sera au centre de la problématique de la féminité.

Pour Génie Lemoine, « une femme reste toujours plus ou moins captive du miroir ⁸ ». En effet, ce second temps du miroir, que la mère reconnaisse ou non l'image de sa fille qui se présente à la fois séparée de la sienne tout en restant semblable à elle, apparaît comme une opération presque toujours ratée.

Ce corps-de-femme, non pas au sens biologique, mais au sens de celui qui est pris dans le champ du discours de l'Autre – de celui qui véhicule le désir de l'Autre –, est un corps tracé, découpé, façonné, animé par les pulsions, se faisant corps érogène, tel que Freud l'a défini.

Si la fille est marquée par le discours de l'Autre, comme tout sujet, elle rend compte, par ce signifiant « corps-de-femme », du fait qu'elle est nécessairement confrontée à ce rapport au même corps tant sur le plan imaginaire que sur le plan réel, qui pourrait bien être à l'origine de la permanence du lien libidinal à la mère, restée si énigmatique aux yeux de Freud.

Comme le souligne Lacan dans *Encore*, « difficile de ne pas sentir l'impasse qui consiste à ce qu'elles se "mêment" dans l'Autre, car enfin il n'y a pas besoin de se savoir Autre pour en être ⁹. »

De la scène du miroir au ravage

Du stade du miroir nous pouvons retenir la notion de scène de miroir, au sens de la scène primitive, dans la mesure où elle se reproduit

7. *Ibid.*, p. 130.

8. G. Lemoine, « La grossesse comme épisode narcissique », *Lettres de l'École freudienne de Paris*, n° 16, 1975.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 79.

à diverses reprises dans le discours des femmes en analyse ; elle est reconstruite au fil de leur hystorisation et ne cesse de s'échouer sur ces morceaux de leur histoire où il s'agissait pour elles d'être vues, reconnues, dans le regard des hommes mais aussi dans celui des femmes, qu'elles soient sœur, amie, fille, ou simplement passante, toujours là pour *une*.

La jouissance féminine pourrait s'approcher dans ce mouvement incessant et indicible d'un retour à ce point d'amarrage. Ainsi, quand l'enfant quête un soutien dans le regard de celle qui le porte, dans ce moment constitutif de construction de son image « orthopédique », il risque de trouver un regard absorbé par un autre jeu de miroir qui vient s'interposer à l'insu de la mère et de l'enfant. Cette identité des corps fait vaciller leurs images les unes sur les autres. Le même corps souligne la difficulté et la fragilité de la séparation au niveau imaginaire et montre combien l'image est leurrante tout en restant floue, ne permettant pas à la petite fille de trouver une identification stable.

Dans ce surgissement fascinant d'écho et de reflet, la mère n'occupe pas seulement sa position de mère, mais aussi celle de femme-fille, qui usurpe partiellement celle de sa fille, dans ce moment qui devrait la structurer. Ainsi pouvons-nous en déduire que, si le lien pré-œdipien à la mère reste si fort, c'est peut-être que les places de mère et de fille restent toujours à définir. Quelque chose de non inscrit dans l'ordre signifiant resurgit, quelque chose de forclos, un réel qui resurgit d'une génération à l'autre et qui passe d'un regard à l'autre sans jamais trouver d'issue dans ce va-et-vient.

Qui est agent de cette expérience du miroir ? La mère y prend la place de la fille et par ce redoublement lui enlève la possibilité de s'inscrire dans l'ordre symbolique, d'où la capture dans le miroir.

Mais, du côté de la fille, c'est dans une jubilation extrême qu'elle se découvre semblable à son premier objet d'amour. Il suffit de se rappeler cette jubilation des petites filles qui essaient les chaussures à talon aiguille de leur mère ou bien encore leur rouge à lèvres ou leurs bijoux.

Ainsi, non seulement la séparation des images ne s'effectue qu'en partie, mais en plus l'investissement narcissique et l'investissement de l'objet se confondent ; la femme ne parvient pas à faire la

différence entre son corps propre et celui que fut son premier objet d'amour, puisque son corps n'en est que le reflet, voire une aspiration à ce devenir. Mais la confusion joue également pour la mère, qui peut aimer sa fille qui lui ressemble et pour laquelle tout est encore possible, à savoir lui éviter la castration à tout prix.

Quand une mère regarde son fils dans le miroir, elle peut croire au miracle selon l'équation phallique enfant = pénis, qui, réduit à sa fonction imaginaire, remplace un objet par un autre de pleine valeur phallique, masquant ainsi la castration. Quand elle regarde sa fille, la mère voit dans cet autre corps châtré l'image de son corps, ravivant la blessure narcissique et le *Penisneid* jamais dépassé, qui réapparaît dans toute son intensité libidinale à la moindre défaillance narcissique.

La mère soutiendra difficilement le regard de sa fille face à cette image fatidique qu'elle lui renvoie, regard timide, elle nie pudiquement le corps de sa fille. Si elle peut dire à son fils « tu es cela », à sa fille elle ne pourra que lui dire et parfois de manière implicite « tu n'es que cela », creusant ici le sillon du ravage mère-fille chaque fois que le réel viendra le leur rappeler aux différentes étapes de la vie.

Mais la vision du corps châtré qui réactive le *Penisneid* ne justifie pas le regard éperdu mi-horrifié mi-fasciné de la mère, que la fille portera comme une ombre indélébile.

Être mère, c'est être châtré, mais c'est aussi, de n'avoir pas le phallus, en prendre toute la valeur, c'est-à-dire occuper la place de la Chose, l'objet perdu, *das Ding*, le hors-signifié, cela s'appelle le phallus dans l'ordre symbolique.

L'être vivant que nous sommes est soumis à la reproduction sexuée et subit à la naissance une perte réelle, celle du placenta (part égale à lui-même qu'il perd en venant au monde). Si l'on transpose cette perte réelle dans le registre du signifiant, le phallus y occupe la place à jamais vide que ses objets *a* viendront recouvrir. Mais s'ils supportent son désir, ils ne sont pas tout à fait séparés d'elle – cf. l'enfant – ; elle les trouve sur son propre corps, doublé du reflet de celui de sa mère. La maternité n'est qu'une fonction où chacun tente de loger l'être de la femme ; mais, en naissant, l'enfant ne perd pas sa mère mais ce placenta ; ce n'est donc pas sa mère qu'il va chercher mais, en elle, ce qu'elle représente.

Du premier objet d'amour, la mère passe d'une fonction symbolique à un registre imaginaire et elle sera tentée de remplir la place vide de la Chose, en colonisant le champ. Moins elle acceptera sa castration et plus elle s'installera en court-circuit, sur le trajet du désir, empêchant la représentation d'un objet manquant qui instaure le désir. Ainsi, la mère tire profit du court-circuit et ne saurait laisser la place à sa fille qui pourrait la déloger. À ce titre, le film *Talons aiguilles* de Pedro Almodovar est remarquable : jusqu'à la mort, cette mère ne cessera de prendre la place de sa fille... un chassé-croisé qui n'en finit pas.

Lorsqu'une femme porte son enfant, le miroir ne lui renvoie pas seulement l'image de son propre corps, mais celle de sa propre mère ; elle retrouve dans ce reflet son premier objet d'amour dans ce qu'il a de plus fascinant, sous l'espèce énigmatique de la Chose. Dans la maternité, une femme ne fait que révéler l'image maternelle, elle la supporte, c'est-à-dire qu'elle reproduit une image, elle s'abîme dans la fascination d'être « toute-mère », c'est-à-dire entièrement toute et toute en une.

Il n'y a donc pas pour une fille d'identification possible à la mère, seulement une imitation ; en déniait sa castration, elle ignore le registre de cette double division qui fait qu'en s'inscrivant dans l'ordre phallique elle se constitue du même coup comme pas-toute. Dans cette scène de miroir avec la mère, elle n'est jamais que le reflet d'un reflet de sa mère et cela à l'infini, sans jamais pouvoir y trouver une identification stable.

La mère prend la place de l'objet perdu, elle en est aimée, mais simultanément elle est aussi rendue responsable de la castration, d'où ce terme d'*hainamoration* que Lacan lui attribue, à distinguer de la haine qui suit la déception d'amour.

La fascination du rapport à la mère ne disparaît jamais et retient cette part « une femme » dans le registre imaginaire par ce jeu d'écho et de reflet. Ainsi, si la mère est le porte-parole de l'inscription phallique, elle est aussi celle qui en barre l'accès, ce que Freud avait déjà bien repéré en écrivant dans son texte sur la sexualité féminine : « Le report sur l'objet paternel des liens affectifs avec l'objet maternel forme bien le contenu principal du développement en femme ¹⁰. »

10. S. Freud, « Sur la sexualité féminine », dans *La Vie sexuelle*, op. cit., p. 144.

Dans le schéma de la sexuation, Lacan nous inscrit une femme du côté phallique ; mais dans ce schéma, il fait bien figurer qu'une part de la libido féminine s'inscrit dans cette proximité de l'Autre et s'y arrête dans cette partie à droite.

Si dans l'investissement narcissique c'est la part de l'autre que l'on porte en soi qui est investie pour tout sujet, l'investissement sur le même corps en renforce l'attrait chez la petite fille et cela reste l'investissement du même corps ou du reflet du corps du premier objet d'amour.

Que « la femme n'existe pas » justifie qu'elle se précipite dans des identifications parfois forcenées, galvaudées par un discours idéologique qui lui attribue un idéal de femme, qui lui donnera un temps sa consistance dans cette jouissance phallique, mais elle sait que ces multiples facettes ne la résument pas toute pour autant, d'où le masque douloureux dont elle peut à l'occasion habiller sa jouissance, à ne pas confondre avec un masochisme dit féminin qui n'existe pas plus.

Elle peut se plaindre, revendiquer, invectiver l'ordre phallique dans le silence ou dans des récriminations incessantes, où on peut lire le refus de la castration et de sa division. La mère sublime s'offre au regard en corps meurtri dans le spectacle des pleureuses. Les femmes qui se prêtent au fantasme de l'homme se perdent et s'angoissent à compter les regards qui les soutiennent dans cette valeur de jouissance en tant qu'objet *a*, auquel elles sont réduites si elles en font dépendre leur vie.

Dans cette position où se confondent toutes les identifications, une femme n'existe pas, et c'est bien là qu'elle prend le risque de s'éprouver comme pas-toute, dans ce moment où une part d'elle ne s'inscrit pas dans l'ordre du discours, dans ce moment de dérive où elle n'est que le tenant lieu de la Chose, ce qui la renvoie à son propre désir de la Chose. Ce que Lacan formulait ainsi : « L'homme sert ici de relais pour que la femme devienne cet Autre pour elle-même, comme elle l'est pour lui ¹¹ ».

La position hystérique illustre que, dans son destin de troisième temps de l'Œdipe – celui que Freud considère comme « la voie normale

11. J. Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 732.

vers la féminité » –, elle ne se retrouve pas toute, mais sans le savoir ou sans l'accepter. Elle dit quelque chose dont elle ne sait rien, qu'elle adresse à son père tout-puissant, c'est-à-dire à celui qui serait capable de répondre à ses questions, qu'au-delà de lui elle adresse à la mère, « qu'est-ce qu'une femme ? », « que veut une femme ? ».

Plus tard, avec Lacan, on pourrait dire qu'elle s'intéresse au symptôme de l'autre femme en attendant une réponse du côté de son identification. Mais dans sa demande, ne montre-t-elle pas qu'elle sait déjà que la femme n'existe pas ?

Dans une analyse, une femme peut lever l'oubli ou l'abcès de ce rapport pré-œdipien, dans ce qu'il a de plus captivant dans son lien à la mère, mais en est-elle libérée pour autant ?

Une chose est sûre, elle fait sienne la castration, ce qui lui permet de prendre du recul par rapport à ses identifications les plus chères, sans les supprimer pour autant, les assouplissant tout en permettant de prendre à son compte « sa parole », sans omettre cette part inaccessible qui fait de la femme qu'elle n'est pas-toute, d'où parfois ces allures énigmatiques, ce qui n'exclut pas son jeu avec les semblants.

Sa relation à la mère s'appuie donc sur un amour à l'infini aussi indéfinissable soit-il ; à chacune d'en tirer un enseignement.

L'effet de redoublement que provoquent l'anatomie et le signifiant qui s'y rapporte l'inscrit côté féminin et extériorise pour la mère sa propre « autreté » de femme, ce réel incontournable, indicible qui les lie et les enchaîne parfois, ponctuellement ou à vie, dans une joute imaginaire ou réelle où les effets d'égarement sont évidents, comme en témoigne Bergman dans *Cris et chuchotements*.

Bernard Lapinalie

Le poids de l'analyste pour la fin *

On a l'idée, parfois l'expérience, que faire une analyse avec tel psychanalyste ou tel autre ne conduit pas aux mêmes effets. Notre regretté collègue Guy Clastres parlait de l'analyste qui avait compté pour lui – il n'y en avait pas eu un seul, et je partage son expérience. À en croire Lacan, la différence essentielle serait qu'une analyse puisse avoir une fin qui ne soit pas rabattable sur le concept paresseux de la tranche achevée en attendant la prochaine. L'affaire n'est pas simple, mais on sait que Lacan en a fait une question cruciale pour la psychanalyse.

Je vais essayer de montrer en quoi, pour y répondre dans un de ses derniers séminaires, le bien nommé *Le Moment de conclure*, Lacan est amené à emprunter ce terme « le poids de l'analyste » au discours ambiant, pour désigner une autre dimension de l'analyste que « son désir » ; une dimension devenue nécessaire à ce moment de ses développements pour dire ce qui rend possible l'analyse, telle qu'elle ait une fin au sens où il l'entend. Nous allons voir pourquoi ce terme est devenu nécessaire et même crucial en 1978.

Une autre dimension de l'analyste pousse l'analysant à conclure

Nous sommes donc dans la première leçon du séminaire *Le Moment de conclure* et Lacan interroge encore la façon dont l'analyste peut opérer convenablement puisque, dit-il, il ignore la portée des mots pour son analysant. Il propose qu'il lui reste la logique, mais que, comme l'inconscient ne connaît pas la contradiction, l'analyste

* Texte initialement intitulé : « Produire un acte qui ne serait pas débile mental », présenté à la Rencontre internationale de l'IF à Rio de Janeiro, 6 au 9 juillet 2012, sur le thème : « Que répond le psychanalyste ? Éthique et clinique ».